

## L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Eh bien! dit-il, si vous voulez me croire, monsieur, vous aurez l'air de faire ce que propose l'archiviste. Vous vous rendez à Belleville avec quelques hommes déterminés et qui ont l'habitude de ces sortes d'affaires, et vous laisserez croire à Leduc que nous sommes sa dupe. Seulement, il faut que Leduc ne se doute de rien et qu'il n'ait aucun soupçon de la contre-partie que nous préparons à son projet. Si nous agissons de concert, qui sait? peut-être dans quelques heures en aurons-nous fini avec une affaire qui ne m'a déjà coûté que trop d'insomnies.

—Soit! fit le jeune stagiaire, soit! Je ne demande pas mieux. M. le procureur de la République ne peut tarder d'arriver; je lui parlerai de toutes ces choses et, vers midi je pourrai vous dire ce qui aura été décidé.

Vers midi, Cyprien Leduc se rendit chez René.

—Je voulais te parler, dit l'archiviste, j'ai beaucoup à faire aujourd'hui, et peut-être ne pourrais-je te revoir. Voyons, rien de nouveau ne s'est passé depuis hier?

—Rien, répondit René.

—Et Gilberte?

—Je dois la voir ce soir, à Belleville, à neuf heures.

—Neuf heures! c'est cela, dit-il, c'est un peu tard, mais enfin, c'est l'heure convenue, et il n'y faut rien changer; seulement, ces quartiers-là sont si déserts! Si l'on était attaqué, on aurait le temps d'être assassiné sans que l'on vint à votre secours. Il serait bon de prendre ses précautions.

—Que voulez-vous donc que je fasse? Leduc tira un revolver de sa poche.

—Tu prendras ceci, lui dit-il en examinant avec soin si l'arme était chargée, tu le placeras dans la poche de ton pardessus et, de cette façon, je serai tranquille: tu auras au moins de quoi te défendre.

—Soit, j'irai armé. Etes-vous satisfait?

Leduc ne répondit pas.

—Un mot encore, ajouta-t-il; il est possible, ce soir, que le colonel soit passage de la Duée.

—Ma foi, je ne serais pas fâché de le rencontrer. Sa conduite à mon égard a changé mes dispositions, et je serais fort aise de le remercier.

—Eh bien! c'est cela. Tu le remercieras. Mais tu lui diras en même temps que j'irai moi-même le retrouver à Belleville et que, quoi qu'il arrive, je désire qu'il attende mon arrivée pour conclure notre affaire.

—Quelle affaire?

—Je t'expliquerai cela; en ce moment, ce serait oiseux et nous entrainerait trop loin. Tu comprends bien ce que je viens de te dire?

—Parfaitement.

—A bientôt. Et, surtout, n'oublie pas que tu porteras une arme dans la poche de ton pardessus.

René serra la main de son patron et, comme il s'en allait, il le reconduisit jusqu'à la porte.

Cet incident était insignifiant, mais, tout de même il occupa René.

Pourquoi la présence du colonel, celle de Leduc!

Bah! il ne voulut pas s'y arrêter davantage, ou plutôt il se persuada finalement qu'il allait être question de son mariage avec Gilberte et tout son cœur se fonda à cette pensée.

## XVII

Pendant que René s'abandonnait à l'espoir de revoir, sous quelques heures, la charmante enfant, Gilberte n'était ni moins émue, ni moins troublée.

Elle attendait, et l'heure s'écoulait bien lentement à son gré.

Soudain, elle releva la tête. On venait de frapper à sa porte.

Si c'était René!

Elle alla ouvrir, et aperçut maman Brochon.

—Vous! c'est vous! madame, dit-elle...

—entrez!

—J'ai à vous parler.

—A moi!... de René, sans doute!

—Non, d'une autre personne.

Maman Brochon mit un doigt sur ses lèvres et attira l'enfant près de la fenêtre.

—Ecoutez-moi, mon trésor, dit-elle d'une voix caressante, je crois bien que je vous apporte une bonne nouvelle qui va vous rendre bien heureuse.

—Une bonne nouvelle! Ah! dites, dites vite!

—Ne m'avez-vous pas confié que vous aviez autrefois une sœur aînée, qui a disparu et dont vous n'avez plus jamais entendu parler?

—Mon Dieu, est-ce d'elle que vous me parlez?

—Eh bien, oui! c'est d'elle qu'il s'agit.

—Elle vit!

—Probablement.

—Ah! je veux la voir; conduisez-moi près d'elle!

Maman Brochon eut un sourire de douce compassion.

—Voyons! voyons! dit-elle, il ne faut pas s'abandonner à la joie, comme ça, tout de suite.

—Mais, vous disiez...

—Je disais que l'on m'a parlé d'une personne qui pourrait bien être celle que vous regrettez tant. Seulement, il ne s'agit ici que d'une intermédiaire; une jeune femme que je connais, qui habite Saint-Mandé et qui seule pourrait vous édifier.

—Je veux la voir!

—Alors il faudrait vous rendre à l'instant même auprès d'elle.

Gilberte fit un mouvement.

—A l'instant, répéta-t-elle—mais c'est que j'attends René.

—A neuf heures seulement, n'est-ce pas? Avant qu'il arrive, vous auriez le temps.

—Eh bien! venez, venez, ne perdons pas de temps.

Mme Brochon envoya chercher une voiture, et quelques minutes plus tard, les deux femmes partaient pour Saint-Mandé.

Oliva attendait avec impatience la visite promise par Mme Brochon.

Tout à coup, elle courut à la fenêtre, dont elle souleva le rideau d'un geste violent.

Un flacré venait de s'arrêter le long du trottoir.

Elle en vit descendre deux femmes!

L'une—elle la reconnut tout de suite—c'était Mme Brochon. L'autre... c'était celle qu'elle attendait...

La porte venait de s'ouvrir; une bonne était entrée.

—Il y a là deux personnes qui demandent à parler à madame.

—Bien! je sais. Mettez cette lampe qui me gêne sur la console, et faites entrer les deux personnes.

La femme de chambre fit ce qu'on lui ordonnait.

Elle alla placer la lampe à l'extrémité du salon, qui ne fut dès lors que très faiblement éclairé, et bientôt, après être sortie, elle revint, précédant maman Brochon et Gilberte.

Oliva les observait, le dos tourné à la lumière et enveloppant la jeune fille d'un regard perçant.

—Chère madame, dit alors la marchande à la toilette, nous venons pour la chose que vous savez et je vous amène mademoiselle, qui a le plus vif désir d'apprendre de vous ce que vous savez de sa sœur.

Oliva fit un geste d'acquiescement.

—Parfaitement! répondit-elle; je suis toute disposée à faire quelque chose qui puisse être agréable à mademoiselle.

—Voyons, ma chère enfant, nous avons à causer. J'aurai peut-être bien des secrets à vous dire. Asseyez-vous là, près de moi.

Gilberte avança de quelques pas et alla s'asseoir à la place qu'on lui indiquait.

## Mme Charles de Maurian

Il est décédé à Paris, en son appartement de la rue Gounod, le douze de ce mois, une grande dame et une chrétienne fervente, très connue de la société néo-orléanaise, parmi laquelle elle avait vécu de longues années. Sa mort causera les plus vifs regrets à tous ceux qui avaient eu l'honneur et le plaisir de la fréquenter et qui avaient pu apprécier les hautes qualités de cœur et d'esprit dont elle était douée.

Mme Charles de Maurian, née Marie Rouzan, après avoir saintement vécue, est allée rejoindre dans un monde meilleur l'époux qu'elle chérissait et qu'elle avait eu la douleur de perdre il y a quelques années. Elle appartenait à une élite qui tends hélas à disparaître de nos jours et que l'on se plaira toujours à désigner comme exemple aux générations présentes et à venir. Très douce de caractère et remplie d'aménité envers son prochain, Mme de Maurian avait su se créer sur les bords du Mississippi comme sur ceux de la Seine de nombreux amis qui la tenaient justement en très haute estime. Elle avait un sens élevé du devoir et ne se départissait jamais des hauts principes chrétiens qui lui avaient été inculqués par un père et une mère soucieux de voir fleurir en une aussi belle âme les vertus les plus admirables de la femme et de la chrétienne. Elle savait également réserver à l'humanité souffrante une large part de sympathie et de réconfort moral et matériel. Aux déshérités des biens de ce monde elle donnait volontiers, et son concours aux œuvres paroissiales lui valut l'estime de son pasteur et de la congrégation dont elle faisait partie. Elle était surtout chérie des siens, auxquels elle se consacrait avec la plus vive et la plus étroite affection. Sa disparition leur laissera un vide que l'on ne comblera jamais.

A sa sœur, Mme Veuve Paul Brière, et à ses neveux et nièces, qui l'entourèrent de la plus sincère et de la plus respectueuse considération, l'Abéille adresse ses condoléances en ce moment de deuil cruel. Puisse le Très Haut, en recevant dans son royaume de lumière la chère défunte, leur donner le courage et la résignation dont les âmes fortement trempées et chrétiennes doivent faire preuve aux moments douloureux de l'existence.

ANDRE LAFARGUE.

## La Curieuse Vie de Brillat-Savarin

En élevant un monument à l'auteur de "La Physiologie du Goût," la municipalité de Belley répare un injuste oubli. Gourmands et lettrés seront reconnaissants à M. Millerand d'avoir signalé, alors qu'il était président du Conseil, combien manquait, à sa ville natale, l'image du parfait écrivain-gastronome que fut Brillat-Savarin...

Nulle figure n'est plus cordiale ni plus sympathique que celle de ce modeste et charmant épicurien. Né sous l'ancien régime, il avait conservé la grâce des manières et le pur langage du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lui aussi connu le temps où vivre était si doux. Sait-on, cependant, quelle existence mouvementée fut la sienne?

Maire de Belley, député du Tiers Etat, il ose désapprouver les excès de la Terreur et ne doit son salut qu'à la fuite. Il traverse l'Allemagne, puis la Hollande, débarque à New-York le 1<sup>er</sup> octobre 1794. Pauvre, ses biens étant confisqués, il vit de son savoir. Maître de langues et professeur de musique, le jour, il est le soir, premier violon au théâtre de New-York. Heureux quand il peut, dans une humble taverne, en compagnie de quelques émigrés comme lui, souper d'un morceau de fromage grillé et d'un verre de bière.

De retour en France, il devient successivement secrétaire d'état-major du général Augereau, juge au tribunal de Cassation et conseiller à la Cour.

Il vit régner Napoléon, Louis XVIII, Charles X et demeura indulgent à ces diverses modalités du bonheur public.

Sa bonhomie, sa séduction, lui valurent de douces amitiés: l'affection d'une

mère attentive et de sœurs parfuma sa vie.

Ce délicat gourmet, accusé parfois de matérialisme, fut, en réalité, un galant homme et un vrai savant. Gai dans la mauvaise fortune, bienveillant aux jours heureux, il écrivit en souriant—et de quel style!—le livre le plus savoureux. Médecin, chimiste, astronome, législateur, archéologue, musicien et littérateur, cet homme d'esprit ne pouvait naître ailleurs que chez nous. C'était un Français...—Les Annales—Paris.

La France, l'Italie, le Japon et la Grande-Bretagne ont adopté en principe les propositions faites par le gouvernement Américain au sujet du désarmement de la marine.

## Certain que Cardui Est Excellent

Une dame de l'Ohio souffrait, était en mauvaise condition, faible, nerveuse, épuisée—Maintenant elle recommande le Cardui.

Manchester, Ohio.—En décrivant les tourments dont elle avait été affligée, et en racontant comment elle avait été soulagée, Mme Ida B. Rothwell, de cette ville, dit:

"Depuis quelque temps j'avais des terribles douleurs dans mes côtés, me rendant bien misérable. Je pouvais à peine me retourner dans le lit.

"J'étais faible, nerveuse et épuisée.

"Je n'avais pas d'appétit et étais dans une triste condition. J'étais... et souffrais; dans ces... j'avais des douleurs insupportables.

"Je commençais le Cardui. Une demie bouteille me soulagea."

Mme Rothwell se décida alors à prendre le Cardui régulièrement, et continua jusqu'à ce qu'elle eut repris ses forces.

"J'ai certainement beaucoup souffert avant de me servir de ce remède," elle ajoute, et était bien découragée."

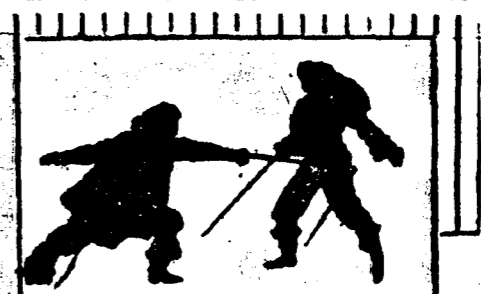
Ecrivant plus tard de son expérience, cette dame de l'Ohio dit:

"Je ne puis pas louer le Cardui davantage, car ce remède m'a beaucoup fait de bien quand tous les autres remèdes ont failli. Je crois qu'il n'y a pas de meilleure médecine, qui m'a sûrement fait du bien, et que je recommande à tous mes amies."

Des milliers d'autres femmes ont appris la valeur du Cardui dans le traitement de leurs souffrances.

Prenez Cardui. En vente chez tous les droguistes.—Adv.

## Sera Joué Prochainement à la Nouvelle-Orléans



Le formidable spectacle cinématographique Douglas Fairbanks

jouant dans

## "Les Trois Mousquetaires"

Oeuvre d'Alexandre Dumas,

Une production cinématographique qui a eu un succès fou dans toutes les grandes villes. Le rôle du Gascon batailleur est interprété avec le plus grand succès. Jouée admirablement par des artistes de grand mérite et sur des mises en scène des plus coûteuses. La plus artistique vue cinématographique qui ait été produite jusqu'à ce jour.